

***La vie privée d'oubli* de Gisèle Pineau (France), Éditions Philippe Rey (France)**

Dans une langue somptueuse où s'affirment la beauté et la violence des Caraïbes, Gisèle Pineau s'interroge sur la transmission et l'héritage à travers le destin de plusieurs générations de femmes ; nous vivons avec les drames et les traumatismes que nous ont laissés nos ancêtres et de la Guadeloupe à Paris nous suivons ces femmes reliées par un passé commun marqué au fer rouge par l'esclavage.

Extrait (pp. 19-20)

Deux semaines plus tôt, Benja n'a pas eu de mal à convaincre sa puce. Il avait tout calculé, pesé et pensé. Jusqu'aux faux papiers d'inscription à l'université de Nanterre et au bail de location bidon d'un studio à Créteil. Au cas où on le lui demanderait, elle pourrait produire cette paperasse... Septembre, la saison idéale. Derrière son masque anti-Covid, Margy serait noyée dans le flot des jeunes bacheliers guadeloupéens partant faire leurs études en France.

Le matin du départ, buvant un café noir, Benja veillait la rue à travers les persiennes de la cuisine. Fébrile, il alluma un joint de weed et se mit à fumer, fixant par moments l'écran de son téléphone jetable. Le portable avait sonné trois fois déjà. De brefs appels en langage semi-codé, afin de repréciser la marche à suivre, lui mettre la pression, rappelant qu'il avait intérêt à être réglo. Le ton de l'autre au bout du fil était grinçant.

C'était un samedi, tôt, jour de marché. De la ville montait la rumeur habituelle de coups de klaxon, cris des gens mêlés aux chants des coqs urbains, aux pétarades des scooters fous et aux musiques dansantes des îles échappées des radios : Caribbean R&B, bouyon, zouk, ragga, kompa, soca... Les marchandes avaient déjà amarré leurs reins de larges tabliers madras, recouvert de nappes cirées colorées les planches pourries de leurs tréteaux. Sans se presser, les retardataires finissaient de bâtir des pyramides de fruits et légumes sur les étals. Ananas, melons, pastèques, bouquets de cives en quantité, giraumons, cristophines par-ci, carottes, navets, choux et tomates par-là, papayes dodues... Un pick-up aux ailes froissées était en train de déverser une montagne de racines-pays sur une bâche déployée à même le sol. Près du cimetière, que squattaient les chiens créoles et les déchets humains démolis par le crack, trois vendeurs d'eau de coco avaient garé leurs camionnettes en épi. De sa fenêtre, pensif, Benja les regardait trancher les cocos verts d'un seul coup de sabre, puis servir les chalands, leur offrant le coco à l'eau comme un trophée, une œuvre d'art. Sans le vouloir, il se rappela le jour où l'un de ses beaux-pères avait brandi un coutelas, promettant de lui couper la tête avant le coucher du soleil. Il n'avait que neuf ans. Se souvint de sa terreur d'enfant, de sa fuite éperdue, les pieds en sang, à travers les ruelles du ghetto. Ce jour-là, Benja avait vu sa mort dans le regard de l'ivrogne...

Margy était dans la chambre, nue sous les draps. N'avait pas dormi de la nuit. En continu, toutes sortes d'images horribles avaient défilé dans sa tête. Elle avait peur. Peur de ce que son corps allait subir. Peur des réactions de Benja. Peur de ne pas être à la hauteur.